

N° 35

Noël 1933

BON - SECOURS

REVUE TRIMESTRIELLE



Collège N.-D. de Bon-Secours
BREST

BON - SECOURS

Noël 1933

SOMMAIRE

LA VIE AU COLLÈGE

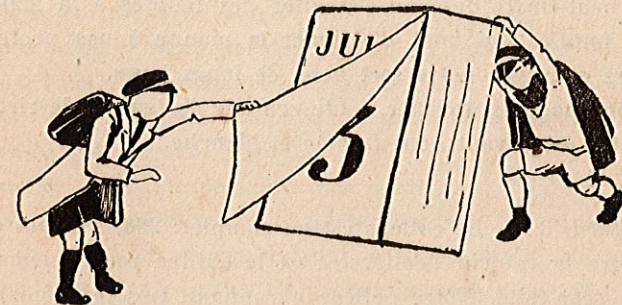
1. Au jour le jour..... *François Liron.*
2. Résultats du Baccalauréat.....
3. Retraite de Rentrée..... *Maurice Le Gall.*
4. Fête des Missions..... X.
5. L'arbre de Noël des petits pauvres.. X.
6. Le Foot-Ball au Collège..... *P. Sarramagnan.*
7. De déveine en déveine..... *Argus.*
8. Souvenir d'hier..... *Joseph Nédélec.*

VARIA

9. Le N° 4832..... *François Dillard.*
10. Vers le Nord Finistère..... X.
11. Nicodème 1933 *R. J.*
12. Un lancement..... X.
13. Remise du Sabre..... *R. J.*

LA VIE DES ANCIENS

14. Carnet de Famille
15. Nouvelles de tous.....
16. L'Ecole des Sciences Politiques... *Alain Radenac.*
17. A Marrakech et dans le Grand Atlas. *Pierre Penquer.*



AU JOUR le Jour.

SEPTEMBRE

Les travaux de nettoyage et les préparatifs de rentrée se poursuivent avec entrain.

Les bancs de la chapelle, sortis, sous les arcades, sont lavés à grande eau, cirés et astiqués comme on sait astiquer dans la Marine. Il ne faut pas qu'ils soient trop indignes de la chapelle qui va les recevoir, parée de neuf sous sa robe blanc-crème, unie et brillante, agréable à la vue et apaisante au cœur. Comme il va faire bon prier dans notre chapelle embellie, suivant le conseil de Pie XI de « prier sur de la beauté! »

OCTOBRE

Lundi 2. — C'est la rentrée!.. comme toujours bruyante pour les anciens qui crient bien haut dans la cour pour se faire entendre des nouveaux encore larmoyants des derniers adieux — d'autant plus qu'un nouveau Père Préfet à l'air terrible (effet des yeux brouillés peut-être!) descend l'escalier des feuilles à la main, ces feuilles qui vont distribuer la manne à nos professeurs et régler notre sort pour de longs jours.

Une page est tournée, toute remplie de jeux et de rires, l'autre est devant nous intacte et blanche.

... ???

Mardi 3. — Le collège est au complet: 298, s'il faut en croire la rumeur écolière, c'est le chiffre record jamais encore atteint. Notre collège ne connaît pas le chômage, mais bien la crise du logement.

De l'air! de l'espace! Mais ces locataires de la maison de la venelle... comme des cloportes sur un tronc vermoulu: ils ne partent que l'écorce enlevée.

Pensionnaires et externes se démènent déjà avec une minifique balle mousse toute rose, frais sortie des magasins Le Gail.

Tout serait pour le mieux si nous n'apprenions que M. Lozach, qui devait faire la Seconde, est retenu au lit par une typhoïde.

C'est M. Pencréach qui va, jusqu'à la Toussaint, assurer avec son entrain ordinaire, la marche des deux classes de Première et de Seconde. Du moins pour le latin et le grec, car le P. Préfet se charge lui-même du Français.

Lundi 9. — Retraite.

Trois jours de calme et de réflexion, mais surtout de prière, vont nous permettre de faire le point et de fécon-

der par le dedans un travail qui, sans cela, demeurerait vain. On lira plus loin les impressions d'un retraitant.

Mercredi 11. — Fêtes jubilaires de Son Excellence Monseigneur Duparc.

M. le Supérieur, M. le chanoine Pencréach et tous les professeurs que la retraite rend disponibles, sont à Quimper pour assister à la messe pontificale à la cathédrale et ensuite à la bénédiction du séminaire.

Pour nous, c'est le dernier jour de la retraite et nous ne pouvons nous associer aux fêtes qu'en priant pour notre Evêque vénéré. Chacune de ses visites au collège n'est-elle pas un vrai jubilé?

Encore sous l'impression des grâces surabondantes reçues dans notre petite chapelle pendant les cérémonies de la Confirmation, lorsque groupés autour de lui à l'étude, où il n'y a plus de protocole, nous nous approchons familièrement de notre Père et lui, semble prendre tant de plaisir à être entouré de ses enfants, ses conseils deviennent des mots d'ordre...

Que Dieu nous garde longtemps un tel Père!..

Jeudi 12. — Nous profitons de quelques heures de vacances, les uns pour aller à la maison, les autres pour se payer dans les rues de Brest un vagabondage, dont je laisse la rédaction à mon éminent confrère Argus.

Jeudi 19. — Clôture des conférences du P. Coulet sur: la crise actuelle, ses causes, ses remèdes. Le soir après souper, un groupe de grands va à l'église Saint-Louis écouter la conclusion de ces grandes leçons: « *La profession organisée* ». Le sujet embrasse non seulement la crise actuelle, mais toute la question sociale. Après avoir rejeté les solutions capitaliste et socialiste, traitées dans de précédentes conférences, l'orateur expose la solution chrétienne, celle des papes et des encycliques sociales:

ni liberté anarchique, ni asservissement, mais liberté restreinte et dirigée, qui place au-dessus des intérêts particuliers, louables et légitimes, le bien commun qu'ils ne doivent jamais méconnaître, mais au contraire servir.

Dimanche 29. — Hourra pour le P. Turmel qui consent à emmener au ciné des Carmes ceux qui ont l'heur ou le malheur de ne pas pratiquer le noble art du foot.

Lundi 30. — Les classes du matin passent bien lentement au gré des élèves, peut-être même des professeurs. A 10 h. 30, le collège est presque vide. Tous sauront concentrer en ces quatre jours de petites vacances tous les plaisirs des grandes.

NOVEMBRE

Vendredi 3. — Répétition du 3 octobre en plus petit.

Le P. Lucas — le frère de Paul — vient décharger M. Pencreach, d'une partie de sa tâche, et la Seconde reprend sa marche en avant à la satisfaction mutuelle des intéressés, professeur et élèves, tandis que M. Pencreach peut enfin se consacrer tout entier à ses futurs bacheliers, que ce contact avec les humanistes n'a fait que stimuler.

M. Lozach n'est toujours pas rétabli. Après la typhoïde, voici que des rhumatismes articulaires le font cruellement souffrir. Le P. Recteur, une fois de plus, le recommande à nos prières.

Dimanche 5. — Après un jeu acharné, l'E. S. B. S. fait match nul avec la *Flamme*: 3 à 3. C'est le premier match de championnat. Toute l'équipe est en forme, et c'est au beau jeu des grands jours que nous assistons.

Samedi 11. — Après le service des Morts, célébré à Saint-Louis, nous assistons à la traditionnelle revue sur le Cours d'Ajot, puis du haut des remparts à l'hommage aux morts de la guerre et à la minute de silence toujours si émouvante, qui rappelle le souvenir des grands disparus. Retour...

Dimanche 12. — Nous avons la chance d'écouter la conférence que Jean Guiraud, rédacteur en chef d'« *Ecole et Famille* » fait à l'assemblée des Pères de famille de la région Brestoïse. Monseigneur Duparc préside; l'orateur plaide éloquemment la cause de l'école libre, qui est la plus sûre réserve de l'Etat et, à l'opposé, montre l'anarchie qui résultera de l'application de l'Ecole unique.

Mercredi 15. — Alerte aux gaz!... à vos masques!... Est-ce une bombe asphyxiante qui vient d'éclater? Non, ce n'est qu'une fuite de gaz à la chapelle, et salée... ou plutôt d'une odeur très « sui generis », qui persista jusqu'au soir et même au lendemain matin malgré une ventilation active.

Samedi 18. — A 13 heures, nous nous rendons à l'arsenal assister au lancement du « La Galissonnière », beau croiseur de 7.720 tonnes. Caractéristiques principales : Longueur: 179 m. 500; largeur: 17 m. 480; tirant d'eau de 5 m. 010; vitesse: 32 nœuds; effectifs: 32 officiers et 525 hommes. Il est armé de 9 canons de 152 m/m. et chauffe au mazout.

Dimanche 19. — Une séance de cinéma aux Carmes avec une discrète (oh! si discrète!..) visite au buffet est toujours la bienvenue, surtout quand dehors il fait... le temps brestoïse.

Mercredi 22. — Nous sommes blasés sur le talent d'appréciation, mettons... culinaire, des habitués du réfectoire des professeurs; néanmoins ce n'est pas sans une vive inquiétude que nous voyons s'écouler presque toute la récréation de midi sans apercevoir le traditionnel défilé... — Enfin, voici qu'ils arrivent, et, parmi eux (explication du mystère), souriant et entouré de ses « anciens », M. Méar, supérieur du collège de Saint-Pol, comme chacun sait.

Samedi 25. — Nous entrevoyons dans la cour le R. P. Noury, qui doit nous faire une causerie sur les Missions, demain.

Dimanche 26. — Journée des Missions.

Le Père nous emmène en Chine à la suite du « broussard », qu'il nous dépeint dans sa vie de tous les jours, peu banale sans doute, car les « chinoiseries » ne lui manquent pas, mais pas du tout « poétique » (sauf peut-être à l'amateur d'aventures, en quête d'inédit). Pour être vraiment missionnaire, il ne suffit pas de savoir monter à cheval, dresser des plans et bâtir des églises, d'être à l'occasion maître d'école, diplomate ou cinéaste, tout cela est utile, mais le secret est ailleurs: il faut s'être donné, s'être fait chinois.

Si les petits ont pu regretter les projections annoncées qui les eussent distrait après un sujet un peu austère, les grands du moins ont été heureux de connaître sous son vrai jour la vie si dure des missionnaires.

Un long entr'acte, largement mis à profit — le buffet en sait quelque chose — et nous assistons à la « Croisade des Enfants », avec chants et évolutions, coupés d'intermèdes musicaux. Les Turcs y furent splendides de sérieux, malgré certaines évolutions imprévues qui eurent

le succès qu'on devine... Mais partout où il y a des rieurs, ne faut-il pas une tête de turc?... ils étaient dans leur rôle!

DECEMBRE

Vendredi 1^{er}. — Le P. Lucas est retourné à ses études, au milieu des regrets unanimes. La Seconde, de nouveau, attend... son professeur. C'est M. Joran, qui nous vient de la capitale. Sous sa direction paternelle et ferme les regrets s'estompent et la Seconde reprend sa marche.

Jeudi 7. — La père Le Carre qu'on voit passer une valise vide à la main, du côté de la cuisine, reparait bientôt avec la dite valise si rebondie qu'elle doit déverser son trop plein dans une seconde. Le bruit court, ou plutôt courait, que nous allons au Conquet profiter du congé.

Un car nous emporte à la vitesse de ses *n...* chevaux dans le brouillard matinal qui fait pleurer nos vitres.

A peine débarqués, nous filons en flèche vers l'Hôtel Sainte-Barbe et la grève. Un bon kilomètre encore par un sentier de chèvre et nous campons sur une pointe abritée. Déballage de poêle, casserole et victuailles, sans oublier une bonne bouteille... et même deux.

Cuisine au beurre suivie de pain perdu si bon!.. si bon!... que les derniers n'en eurent pas, et pour couronner le tout, du thé fumant. Le tout fut exquis! On dit que quelques-uns eussent voulu recommencer... à la mode romaine.

Le repas fini, nous partons à la pointe Saint-Mathieu.

Visite rapide de l'ancienne abbaye du *vi*^e siècle, bâtie par saint Tanguy, l'ancien meurtrier de sa sœur, devenu

moine. Ces murs trapus encore debout, face à l'océan, sont comme le symbole de la foi robuste, infusée aux bretons par leurs premiers missionnaires.

Nous montons ensuite dans le phare. Un vrai bijou, tout luisant neuf. Pourvu des derniers perfectionnements, il est mû électriquement, avec démarrage automatique sur dynamo en cas de panne du secteur. Roulement sur cuve de mercure. Lentilles à anneaux prismatiques. Tous les organes de commande rassemblés sur un tableau avec signaux lumineux avertisseurs du fonctionnement des appareils. La portée lumineuse est de 100 kilomètres.

Lundi 18. — Depuis deux jours, les petits n'ont plus le temps de s'habituer aux nouvelles têtes qui se succèdent à chaque récréation. Enfin M. Le Berre, leur surveillant de l'an dernier, revient prendre son poste jusqu'à Noël, à la joie de tous, pendant que M. Le Duff se prépare dans la retraite au diaconat, qu'il doit recevoir la veille de Noël.

Mercredi 21. — Le bruit qui courait depuis si longtemps devient enfin réalité. Un monsieur est arrivé avec un ouvrier, parcourt les couloirs, inspecte les murs, sonde les plafonds, calcule, combine, et trouve enfin le plus court chemin entre la porterie, la chambre du père Recteur et celle du père Préfet. L'ouvrier se met alors à la besogne, creuse, perce, passe, applique. Le 24 au soir le téléphone est installé: un appareil Ericson. N'oubliez pas:

ici

le 21-63

François LIRON.

BACCALAURÉAT

Résultats de la Session d'Octobre 1933

PHILOSOPHIE

Raymond Corre (mention Assez Bien).

Jean Pruche.

Roger Jacob.

Jean Lesaux.

MATHEMATIQUES

Franck Le Calvé.

Alain Le Bris.

PREMIERE A

Hervé Quéinnec.

Albert Toussaint (admissible).

PREMIERE A'

André Jacob.

Jacques Berthelot (admissible).

RETRAITE DE RENTRÉE

Lundi 9, mardi 10, mercredi 11. Jours de calme, jours de prière: c'est la retraite prêchée par le P. Panici.

Dès l'abord, le prédicateur nous conquît. Un sourire de bonté qui attire avant même toute parole, la réplique amusante avaient tôt fait de former groupe autour de lui, quand le père venait en récréation, et il y venait volontiers. Ils ne contribuèrent pas peu non plus aux nombreuses visites que le père reçut dans sa chambre et qu'il accueillait avec sa cordialité souriante. Là chacun se sentait à l'aise pour raconter ses grandes comme ses petites... misères, pour parler de ses espoirs, de ses rêves. On sent que le père connaît bien les jeunes, et qu'il les aime encore plus; aussi trouve-t-il pour chacun le mot qu'il faut, le conseil juste.

La première exhortation débute par un petit voyage au pays d'Angkor, le vrai, pas celui de l'Exposition Coloniale, celui que les explorateurs découvrirent dans l'ensevelissement de sa frondaison, dans l'enchevêtrement de ses lianes.

La forêt a tout envahi, les racines ont crevé les murs, disjoint les pierres; les longues tiges flexibles ont tressé leurs torsades sur les colonnes, tissé leur trame sur les façades, les bêtes de la jungle ont établi leur repaire dans le temple des dieux.

L'air et la lumière n'arrivent qu'à peine à l'être qui s'aventure dans les lieux submergés sous cette mer vivante.

Gagnons la montagne proche. A mesure que l'on monte, la forêt desserre ses liens, perd du terrain, courbe la tête et finalement lâche prise sous le jet puissant des grands pics, qui se dressent dans leur blancheur et leur pureté, là-haut dans la lumière, loin de tout ce qui rampe, de tout ce qui obscurcit, de tout ce qui salit.

Notre âme aussi... est le temple, mais du Vrai Dieu, que la forêt des vices et des passions envahit, si nous n'y prenons garde; elle doit gagner les hauteurs pour se dégager, se purifier, respirer l'air pur que Dieu a créé pour elle: l'état de grâce.

A la retraite de faire ce travail de débroussaillage et d'amorcer ou plutôt de continuer celui de la montée vers Dieu, montée toujours possible, car l'appel au mieux que Dieu fait entendre à toute âme lui fait sentir qu'elle peut progresser, Dieu ne pouvant appeler à quelque chose d'impossible.

Pour suivre cet appel, il faut:

voir clair,
savoir où l'on va,
réaliser,

et pour cela, prier.

Voir clair... Une nuit, au front, le père est brutalement

couché à terre par un soldat qui lui chuchote à l'oreille:

— « Où allez-vous, Monsieur l'Aumônier?

— Je regagne la première ligne...

— Non, vous alliez chez les Allemands... »

C'est ainsi, par de vivantes images, que la doctrine pénètre et se grave même dans les cervelles les plus étourdies. Le père doit en effet intéresser tout son monde — de la cinquième à la philo — en se mettant à la portée des petits sans risquer d'ennuyer et de faire sourire les plus grands. L'attention qu'il soutint jusqu'au bout montre assez s'il a réussi.

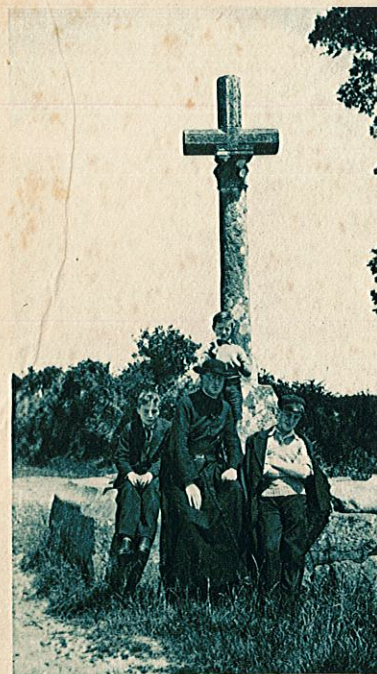
Les instructions assez longues nous parurent courtes, parce que vivantes, familières et directes. L'attention était sans cesse réveillée par quelque histoire ou question, et si malgré tout elle s'était quelque peu endormie ou avait perdu le fil, un résumé à la fin de chaque instruction s'offrait à aider les mémoires défaillantes ou... absentes.

Ces trois jours passèrent vite et le moment vint de prendre des résolutions.

N'en prendre qu'une, autant que possible, nous dit le père, mais appliquée au bon endroit: correction du défaut dominant ou acquisition d'une vertu — « ne pas attacher les chevaux aux deux bouts de la voiture », en dispersant ses forces, mais « les grouper tous en flèche pour conjuguer leur effort ».

M. LE GALL.

CONGÉS



La " pause ".

Cl. Rolland.

ET

" Dolce farniente "...



Cl. de Laforest.



Cl. de Laforest.

VACANCES

" Quand nous étions petits "...

“ LA PREMIÈRE CROISADE



Le Départ.

Cl. Bocoyran, Brest.



Les Acteurs.

Cl. Bocoyran, Brest.



Le Ballet Turc.

Cl. Bocoyran, Brest.

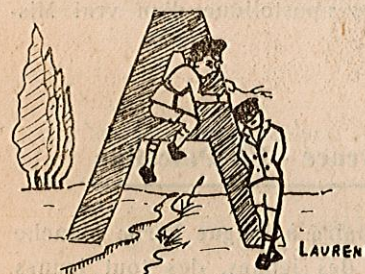
DES ENFANTS”

— 163 —

FÊTE DES MISSIONS

En Chine

vec le R. P Noury nous
faisons un petit voyage en
Chine... Voyage d'aven-
tures?...



Oh! il y a bien de l'im-
prévu dans la vie du mis-
sionnaire: celui-ci n'est
pas un pasteur exerçant
son zèle avec un ou deux vicaires sur une paroisse de
2 ou 4 mille fidèles.

C'est un conquérant, toujours en campagne, payant de
sa personne pour dresser des plans d'attaque contre le
diable, pour préparer le terrain, organiser les conquêtes,
bâtir les écoles et les pourvoir de maîtres, édifier des
catéchuménats aptes à recevoir les fournées d'aspirants
au baptême sous la conduite de catéchistes. Il lui faut
voyager sans cesse pour visiter, instruire, baptiser, com-
munier, administrer ses enfants petits et grands. Et de
cela le missionnaire est très heureux: c'est le travail qu'il
aime.

Quei bonheur s'il pouvait s'y livrer en paix et liberté d'esprit... Mais il y a les à-côtés: relations avec les autorités plus ou moins officielles, avec messieurs les bandits, personnages très importants. Il y a la lutte contre les éléments, la misère, l'esprit de chicane, les sept péchés capitaux.

Et c'est dans ce combat qu'il faut une âme de missionnaire: *âme sacerdotale, passionnément attachée à la conquête des âmes parce que Jésus les aime et les veut à Lui; âme que ne rebute aucun combat pour arriver à étendre un peu le Règne de Dieu.*

Voilà ce que nous dit le R. P. Noury, qui a vécu cette vie. Si quelques petits ont regretté les vues annoncées et malencontreusement oubliées, les grands ont eu comme compensation la parole très apostolique d'un vrai Missionnaire.

En Campagne - En Provence - En Palestine

Ce n'est plus un Missionnaire à longue barbe blanche qui nous instruit, ce sont des jeunes, des tout jeunes même, qui nous entraînent. A leur manière, les Croisés de l'Eucharistie sont Missionnaires.

Ils chantent, ils jouent et ils sanctifient leurs chants et leurs jeux. Et leurs âmes sont toutes préparées à concevoir cette chevaleresque folie d'aller reconquérir le Tombeau du Christ (voir *Bordeaux* « La Croisade des Enfants »).

En Route, toujours sérieux croisés, ils s'amuseent comme des enfants mais en imposent même aux autorités; ils s'oublient d'ailleurs eux-mêmes pour secourir de plus malheureux qu'eux.

Au terme! C'est couru. La campagne aboutit au désastre, à l'esclavage, à la mort: bref, au sacrifice. Mais le sacrifice pour Dieu est toujours fécond; et nos enfants martyrs ont la joie d'emmener avec eux au Ciel le petit Ali gagné par eux.

Voilà comment les Croisés seront Missionnaires dès maintenant. Et pour que nul n'en ignore, dans l'Apothéose ils chanteront:

*« Croisé, rappelle-toi la devise bénie
Dont tu dois te montrer si fier
Ecoute: Prie et surtout Communie
Lutte toujours, enfin Conquiers. »*

A propos du ballet Turc

I

— Tu sais pas pourquoi le ballet il a été raté?

— ... ???

— Tiens! c'est pas malin, on avait tiré les yeux du premier Turc.

II

Et à la seconde représentation pour les Croisés de Brest.

— Ça va beaucoup mieux aujourd'hui.

— Mais, c'est plus les mêmes Turcs.

— Tu penses! L'aveugle est tombé dans l'trou et ses trois copains l'ont suivi.

L'arbre de Noël des petits pauvres



Jeudi vingt-et-un Décembre! Le collège est plongé dans la fièvre des examens, et chaque classe abrite quelque grave professeur et de tremblants disciples. Et pourtant, dans la classe de sixième, au fond du préau, règne une autre sorte d'activité.

Les curieux ont vu sortir un à un les bancs, et quelques-uns mêmes, vite chassés par le père de Geuser, ont pu entrevoir un sapin vert, dans le coin du tableau noir. Plus favorisé, je puis entrer dans la salle où se démènent le père et ses acolytes. Un arbre de Noël se prépare là, et un bel arbre même.

Aux branches touffues que reliaient des banderolles de cheveux d'anges, pendent des myriades de jouets, des autos, des locos, des trompettes, etc., etc., etc... Des lampions avantageusement placés, ménagent un doux éclairage, que renforce une ampoule électrique chevauchant une grosse branche. Bref, c'est un spectacle féerique, sans nul doute. A gauche, sur une estrade, s'alignent douze paquets de vêtements, étiquetés au nom de chaque famille secourue. Enfin des bancs dans le fond permettront de voir le cinéma que Le Goff a installé avec compétence.

Mais déjà, à la grille se pressent des petits, rouges et curieux, escortés de mamans timides. Nous volons les accueillir, nous les conduisons dans la salle, nous les installons; un service d'ordre à la porte accueille les nouveaux arrivants.

*
**

L'électricité s'éteint, et sur l'écran se déroulent les captivantes aventures de Félix le Chat ou de Charlot. Dans l'obscurité, les langues se délient, la conversation ne languit pas. Les enfants rient, crient, applaudissent, ce sont des exclamations sans fin dans une joie délirante. A peine peut-on les décider à interrompre la séance pour passer à un autre genre d'exercice.

Nouvelle installation, dans le réfectoire, et une équipe surgit, portant croissants, brocs de chocolat mousseux, délices pour les pauvres gosses qui n'ayant jamais été à pareille fête, en redemandent à grands cris. Puis c'est une tournée de gâteaux, des fars bretons, qui obtient un vif succès. Le père de Geuser, dont l'activité distributrice ne se ralentit pas un instant, fait alors passer oranges, biscuits et surtout quantité de bonbons, caramels et sucettes. Tout le monde étouffe, on remplit ses poches, personne ne peut plus avaler.

Dans l'intérêt des estomacs, on fait revenir toute la jeunesse dans la salle de cinéma, puis on tire l'arbre de Noël. Chacun a reçu un billet; le numéro 1 s'avance, hésite, tourne et retourne, puis enfin choisit son jouet, et regagne radieux sa place — puis le numéro 2 et ainsi de suite.

Chacun regarde avec émotion son billet, et contemple, le cœur battant, l'arbre qui se dégarnit, pour voir si le jouet convoité ne disparaît pas. Puis on va, ravi, prendre à son tour ce jouet d'élection, à moins qu'on ne pré-

fère d'abord, considérer scrupuleusement, avant de choisir.

Pendant ce temps, les mamans vont recevoir des vêtements chauds, pour elles, leurs maris et leurs enfants. Lorsque tous les gosses ont leurs jouets, la classe remplie de tumulte, et tout le monde en fête, on échauffe encore l'enthousiasme par une distribution de bonbons et de jouets, sans oublier de généreux envois pour les malades.

Nos voisins du Bois d'Amour sont venus prendre part à la fête et augmenter la joyeuse troupe.

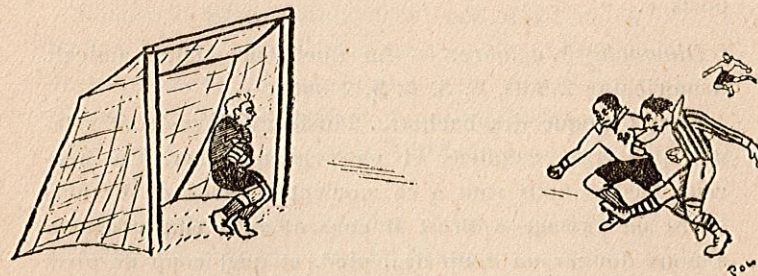
Peu à peu, le flot joyeux s'écoule, et l'arbre reste, seul, dénudé. Mais chacun des petits pauvres emporte des jouets dans les bras, de la joie dans le cœur. Et la sympathie sera plus grande, à la prochaine visite hebdomadaire, car ce don de quelques douceurs augmentera la confiance qu'ils ont dans leurs bienfaiteurs.

C'est fini. Plus de cris, plus de rires, presque le silence. Les aides s'activent à démonter, plier, ranger, remettre toutes choses en état. Ils ont fait des heureux ce soir, ils ne regrettent pas leur peine. D'autres aussi peuvent être contents en apprenant la joie qu'ils ont fait naître, les élèves de huitième et de neuvième qui se séparèrent avec le sourire — sourire attendri peut-être et qui sait ! avec l'espoir inexprimé et tentateur de prochains et plus beaux cadeaux — de leurs vieux compagnons de jeux au profit de leurs petits frères moins fortunés. Tous ont mieux compris qu'

Il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir.

Leur récompense sera dans le regard reconnaissant des mamans où ils peuvent lire comme le merci de Jésus lui-même leur disant à eux aussi :

« Quod fecistis uni ex his fratribus meis minimis, mihi fecistis. »



Le foot-ball au Collège



« L'Etoile Bon-Secours », fidèle à son titre et à son passé glorieux, remportait hier encore de brillants succès, grâce à sa longue tradition — n'est-elle pas en effet presque la doyenne des équipes de la région ? — et à des joueurs émérites que beaucoup lui enviaient. Son jeu fin et agréable lui valait la sympathie. Tandis que son courage aux jours difficiles arrachait l'admiration.

A l'« Etoile 1933-34 » de marcher sur les traces de ses aînées pour les égaler et, si possible, les dépasser. La tâche n'est pas facile si l'on songe que nous avons eu à remplacer des joueurs tels que François Chapel, goal de l'E.S.B.S. depuis 1929, Gilbert Le Gall, Paul Chapel, Jean Le Saux, capitaine l'an dernier.

Mais jetons un coup d'œil, si vous le voulez bien, sur ce bref aperçu extrait du traditionnel « cahier de rapports ».

Dimanche 8 octobre. — Au Guelmeur. Match amical: Armoricaïne 2 buts. E. S. B. S. 2 buts.

C'est l'époque des bachots... Plusieurs élèves sont retenus par leurs examens et ne peuvent jouer. Un heureux hasard nous vaut à ce moment la visite de Francis Berre de passage à Brest Il consent avec empressement à nous donner un coup de... pied, et quel coup de pied, les « blancs et noirs » s'en souviennent encore... déroutés qu'ils furent par ses puissants dégagements.

Et nous emportons le match nul.

Dimanche 15 octobre. — A Saint-Marc. Match amical: Jeunes de Saint-Marc (réserves) contre E.S.B.S.

Confiants en notre valeur — n'avons-nous pas réalisé le match nul devant les redoutables armoricains — nous pénétrons sur le terrain avec la légitime prétention de produire « une exhibition »... Hélas les buts s'ajoutent aux buts avec une régularité surprenante. Il y a 3 joueurs de Bon-Secours sur le terrain, le reste n'existe pas, se dérobant à des charges par trop disproportionnées.

C'est l'inoubliable défaite de 10 à 0.

Morale. — L'E. S. B. S. ne doit jamais s'avouer vaincue... d'avance. Même, et surtout, devant des équipes supérieures en force et en vitesse, elle doit déployer les ressources de son énergie et de son habileté. C'est Foch qui disait: *Victoire* = Supériorité de force morale

Dimanche 22 octobre. — Au Guelmeur. Match amical: Avenir (Saint-Martin) 2 buts. E. S. B. S. 0.

Partie sans histoire. L'E.S.B.S., quand elle est opposée à des joueurs de sa force, doit sortir son « grand jeu », forcer la défense adverse et entrer des buts. Manque de confiance, manque de cohésion et de cran.

Dimanche 29 octobre. — Au « Petit-Paris ». Match amical: Celtique: 7 buts. E. S. B. S.: 1 but.

Encore la même aventure: le résultat du match « E. S. B. S. - Avenir » a fait renaître l'espoir. De fait, au cours de la première mi-temps, nous jouons avec courage. Le résultat est très satisfaisant. La Celtique gagne par 3 à 1. La seconde mi-temps voit l'effondrement complet des Esbéistes...

Devant des équipes lourdes, il faut s'efforcer de jouer le plus vite possible, sans attendre la charge de l'adversaire. L'adresse peut suppléer à l'infériorité physique.

Dimanche 5 novembre. — Match de championnat: Flamme (du Pilier-Rouge) 3 buts. E. S. B. S. 3 buts.

Ce dernier résultat est très flatteur, car l'année dernière l'E. S. B. S. dut s'incliner devant « La Flamme ». Score: Flamme 1. E. S. B. S. 0.

Voici, à titre de comparaison, les deux équipes alignées à un an d'intervalle par l'E.S.B.S.

27 novembre 1932: E.S.B.S. 1. — Championnat aller: Flamme - E.S.B.S.

J. Riou P. Sarramagnan M. Le Clec'h P. Chapel H. Goar
M. Hardy F. Le Berre A. Prat
J. Le Saux (cap.) G. Le Gall
François Chapel

5 novembre 1933: E.S.B.S. 1. — Championnat aller: Flamme - E.S.B.S.

J. Riou P. Guyader M. Hardy P. Gélébart P. Le Gall
J. Nédélec M. Le Calloc'h A. Le Clec'h
M. Le Clec'h (cap.) A. Prat
Pierre Sarramagnan

Comme le montre cette formation, nous bénéficions aujourd'hui de la rentrée de Michel Hardy et de Michel Le Calloc'h, et de l'arrivée de Paul Gélébart. Ces trois

puissants joueurs nous sont d'un précieux appui. L'équipe ainsi constituée doit, sous l'impulsion de son capitaine, Maurice Le Clec'h, donner satisfaction à tout point de vue.

Dimanche 19 novembre. — Au terrain de Kerbonne. Match amical: E. S. K. 6 buts. E. S. B. S. 2.

Hélas! Malgré une défense acharnée des arrières et les fougueuses descentes de l'extrême gauche, l'E. S. B. S. est encore battue. Une première mi-temps à 2-1 en faveur de Kerbonne, et surtout l'égalité obtenue presque aussitôt après la reprise, rendent les « coqs » trop confiants et relâchent leur effort.

Ne pas oublier que la victoire n'est acquise qu'au coup de sifflet final...

Dimanche 10 décembre. — Deuxième match de championnat. L'E.S.B.S. reçoit au Guelmeur la première équipe d'*En Avant* de Saint-Renan. L'E.S.B.S. doit s'incliner par 4 à 3, mais au dire des spectateurs, les collégiens ont dominé et fourni une belle partie, sans doute la meilleure de la saison. Sans le but entré par l'un des nôtres dans ses bois, nous égalisions.

Le même jour la seconde équipe obtient un résultat très honorable devant l'équipe correspondante d'*En Avant*: 1 à 3.

Dimanche 17 décembre. — Au Guelmeur. Match amical. E.S.B.S. 5 buts. « Kérinou » (Institution des Frères), 2.

C'est notre premier grand succès obtenu sur une équipe plus lourde mais moins entraînée que nous. L'an dernier, notre victoire avait été plus nette encore: 7 à 1; celle-ci a été plus disputée, car la première actuelle de Kérinou est bien supérieure à celles des années précédentes, et tenace... Notre victoire n'en est que plus belle.

Sur cette victoire se clôt pour nous la première partie de la saison sportive. Elle laisse de l'espoir pour l'avenir, et aussi... du chemin à parcourir.

**

On peut constater un léger progrès dans nos dernières sorties. En tout cas, hormis les désastres de Saint-Marc et du « Petit-Paris », ou, pour employer le terme consacré, les deux « piquettes » de 10 à 0 et de 7 à 1, les résultats dans leur ensemble, sont honorables (surtout pour les matches de championnat). D'autant plus qu'ils sont obtenus devant des équipes de patronages qui comptent dans leurs rangs des jeunes gens de 18 à 25 ans. Or, 8 joueurs de Bon-Secours ont à peine dépassé 16 ans!

Jusqu'à présent la première équipe se recrutait presque exclusivement parmi les « Math Elém. », les « Philos » et les « Premières ». A l'heure actuelle nous avons des équipiers de Quatrième!

Ainsi notre équipe manque de poids et de résistance, mais joue avec cœur, entraînée par son capitaine qui prodigue plus l'encouragement que le blâme, ce qui est la bonne façon, et surtout paie d'exemple, ce qui est meilleur encore. Il cherche ce qui unit et non ce qui divise, et la cohésion presque sans défaillance de son équipe, est toute à son éloge.

— Nous sommes inférieurs à nos aînés? comme résultats, oui, comme « cran »? qui oserait le dire à nous voir « en remettre » après chaque défaite? Il n'y a que les vaincus qui renoncent à la lutte; nous, nous ne voulons pas y renoncer. Mais à quoi sert cette lutte farouche que nous livrons chaque dimanche à de nouveaux adversaires? La victoire ne nous a guère souri... Eh bien! nous

puisons dans la pratique de notre sport préféré, l'association, cet esprit de discipline, ce goût du vouloir, qui sont les éléments indispensables de la solide formation que nous recevons au collège et que le sport, pour sa part, contribue à nous donner.

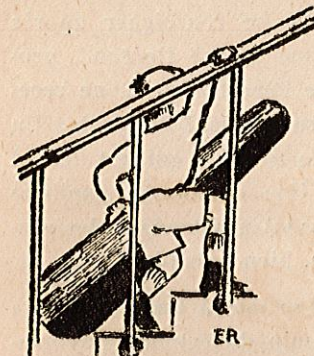
PIERRE SARRAMAGNAN.



DE DÉVEINE EN DÉVEINE !



Ding! Ding! Ding! « Au dortoir! » Et lentement les pauvres oiseaux qui, malgré le beau soleil des « grands congés », n'ont pu sortir de la cage, pénètrent dans celle de... l'escalier...



Sur le Cours d'Ajot, une quinzaine de collégiens, ayant à leur tête le Père Surveillant, s'impatientent en consultant leur montre. « Mon Père, dépêchons-nous il est près de deux heures. » Et deux minutes plus tard, la troupe envahit la salle des Carmes. Hélas! le patronage est devenu un chantier de construction! La concierge, descendue en toute hâte, annonce au Père Surveillant qu'il n'y a plus de cinéma le jeudi.

Adieu « Igloo » et ses mirifiques aventures au pays des Esquimaux!

Conseil de guerre!... Liron, un enragé, propose « Omnia-Pathé » où passe un film « très bien »; et pour donner plus de force à son argumentation, il agite désespérément ses grands bras comme les ailes d'un moulin... Le choix tombe enfin sur le patronage Saint-Martin.

Maintenant tous montent lentement la rue de Siam. Derrière le gros de la troupe Sarramagnan a repris son pas « grave » et résigné, et pense à sa bonne ville de Quimperlé, où trouver un cinéma est bien moins difficile. Place Anatole France les courages chancellent et le Père Surveillant décide de prendre le tramway. On embarque et... en route pour Saint-Martin!

A l'octroi nos héros descendent et, comme des pigeons voyageurs hésitent un instant, tourbillonnent, puis foncent droit sur l'église; ce doit être par là!

« Où est le Patronage Saint-Martin? » Personne ne sait, et le Père est contraint de se renseigner auprès d'une bonne dame qui lui indique la rue Danton... prolongée (?). Ah! nous y voilà! Le Père frappe et ne recevant pas de réponse, ouvre brusquement la porte. Un grand éclat de rire accueille le groupe qui est tombé dans le patronage... des filles. Une demoiselle explique qu'il est inutile de poursuivre jusqu'au patronage des garçons, car il n'y a pas de cinéma, bien entendu.

Pour achever la fête, la pluie se met à tomber et, tête basse, la troupe reprend le chemin du retour; Sarramagnan ferme la marche toujours aussi résigné, comme un bœuf au labour attend le soir pour se reposer.

Heureusement l'initiative du Père Surveillant sut changer le désastre en une honorable défaite, car deux heures plus tard, tout le monde était réuni au « Secrétariat de la Préfecture » transformé en salle de cinéma pour se délecter de « Félix Le Chat » et du « Mystère du Mont Agel ».

Tout est bien... qui ne finit pas trop mal!

ARGUS.

SOUVENIR D'HIER

Une classe de M. Pondaven



Mardi 2 octobre, lendemain de rentrée. A 8 h. 20, les pensionnaires sortent en trombe de l'étude et trouvent en cour leurs amis externes. Aussitôt, ce ne sont pas encore les jeux, mais des souhaits... ou des regrets, selon les groupes.

Entre deux élèves se déroule le dialogue suivant :

« Bonjour, toi! Bonnes vacances?

— Excellentes, et toi?

— Très bonnes aussi... Mais, sais-tu, il y a un nouveau prof. de Seconde.

— Alors!

— Mais oui, paraît-il, il est très jeune, et calé avec cela!..

— Il est chic au moins, pas trop r... (Décidément ce devait être un externe qui parlait).

— Pour cela, *haud scio*, mon vieux, comme disait je ne sais plus qui, on verra bientôt.

— Mais son nom?

— Monsieur... voyons!.. Ah oui! Pôn... ôh... Pon... daven. »

Transportons-nous au milieu de l'année, un lundi matin. Après la prière, M. Pondaven ouvre un grand cahier (bleu, je crois) et s'adresse à l'un des élèves:

« Vous savez, je ne vous ai mis qu'un ci la semaine dernière. Mais c'est fini maintenant; il est temps de s'y mettre. »

Il dit à un autre :

« Quant à vous je vous ai mis un... ae. Avouez que vous le méritiez!!! »

Puis il se lève: « Les devoirs français.... brouillons sur la table!! »

C'est alors un remue-ménage. Le professeur passe de table en table, examinant impitoyablement tous les cahiers. Mais devant certain élève, il s'attarde avec un air de doute. Celui-ci en effet, après avoir fouillé cinq minutes au fond de sa serviette de classe dans un pêle-mêle de cahiers d'anglais et de livres de grec, exhibe enfin triomphalement un papier de forme douteuse et de couleur... mettons noire, car les endroits que le brouillon a laissé libres sont tapissés de taches d'encre et de signes cabalistiques (hiéroglyphes, ont affirmé certains). Passons, ou plutôt le professeur passe, un sourire sceptique sur les lèvres. Tous les devoirs ramassés, il retourne au bureau, et feuillette les copies. Il s'arrête sur la plupart, prend un passage au hasard, en lit les premiers mots, et dit à l'élève de continuer sur son brouillon. — Malheur à qui n'a pas fini le brouillon ou ne l'a pas conforme à la copie: douce perspective de devoir à recommencer!!! (Là il y a eu des pleurs et des grincements de dents).

Mais voilà qu'ils sont tirés de leur « agréable » émotion par un

« Allons, levez-vous pour votre leçon »,

qui en dit long sur les intentions foudroyantes du professeur. Heureux s'ils savent bien leur littérature, autrement « quelle sauce, mes aïeux », comme aurait dit un Ancien en pareille occasion. Si les auteurs étudiés ne sont pas classiques, c'est-à-dire des livres de classe, M. Pondaven apporte un livre de leurs œuvres. Après s'être mouché « pour éclaircir sa voix », il se recueille un court instant pour faire le choix du passage, puis levant les yeux au ciel... non, au plafond qui en dérobe la vue, il commence sa lecture...

La leçon est terminée. Au tour des devoirs. A chacun il donne des conseils, ou fait des remarques pleines de sel, qui parfois font rire la classe (car M. Pondaven ne fut jamais, tant s'en faut, ennemi de la bonne humeur, voire de la joie ou même de la gaieté).

Les devoirs étaient cotés avec indulgence. Mais quand il y avait récidive flagrante de mauvaise note, c'était la punition et une semonce verte, très verte, très courte aussi, mais qui en disait long... et l'on n'était pas tenté de recommencer.

La cloche? Déjà!! Pas un soupir de satisfaction; on aimait tant ses classes.

Joseph NEDELEC,
Première.

Le Numéro 4832



Des chuchotements mystérieux, puis une rumeur, qui, partie de chez M. Leroux, court crescendo, traversant les cours et les études, les chambres des professeurs et les réfectoires, telle une vague immense, et qui éclate enfin en un cri universel d'étonnement, de jubilation: « M. Leroux a gagné cinq millions à la Loterie Nationale, M. Leroux est millionnaire! »

L'affolement saisit alors le collège entier; après un moment de stupeur, on envoie au ciel des bravos, des hourras, on somme l'heureux professeur de paraître à son « balcon »; c'est une cohue indescriptible, un tumulte à devenir fou. On crie, on court, on rit, on se félicite! On veut porter en triomphe le nouveau millionnaire! Au P. Supérieur qui traverse la cour, un télégramme à la main, l'on fait une ovation! Bref, un vrai vent de folie passe sur le collège.

Cependant, dans la chambre de M. Leroux après que,

depuis le matin, les reporters des journaux locaux, la « Dépêche » et ' « Ouest-Eclair », ont tenté de l'interviewer, notre cher professeur, essayant d'échapper à ces bruyantes marques de sympathie, demande un moment de repos et tous se retirent.

Alors, seul avec cette perspective de fortune M. Leroux se prend à réfléchir. Certes s'il y a quelque chose à quoi il ne s'attendait pas, c'est bien cela. Cinq millions! pensez donc! Ah! le matin, lorsqu'avec ménagement on lui annonça la chose, quelle stupeur fut la sienne! Déjà il s'est remis mais, ça ne fait rien, elle est forte celle-là! Que diable faire de ces sous-là? Et, instinctivement, les souvenirs de M. Leroux se reportent vers la maison familiale, qu'on pourrait bien agrandir, et à laquelle peut-être, on pourrait ajouter un parc? Il faudrait y mettre un million, les impôts sont si chers pour les propriétés.

Cinq moins un, reste quatre. Et les yeux du gagnant se tournent vers la cour de récréation, où les élèves, par groupes, causent de la grande nouvelle. Ah! oui! il faudrait donner un million au collège, deux, peut-être!

Et justement on entend gratter à la porte: sans doute les professeurs qui viennent le féliciter.

Alors, redevenant lui-même, il tourne les boutons de la T. S. F. (il aura bientôt un autre poste, capable d'atteindre Honolulu, mais en attendant!), puis, souriant il ouvre la porte. Le premier visiteur, le Père Le Mintier, entre, les mains tendues. Après les premières paroles de sympathie, il semble hésiter, puis prenant son parti, il hasarde timidement: « Notre collège est bien petit pour abriter sous son toit un millionnaire... » Et inquiet, il lève le regard vers M. Leroux. Celui-ci, qui a compris à demi-mot le souhait exprimé, répond: « Ne craignez rien, je n'oublierai pas dans l'affaire mon collège. » A ces mots notre révérend économe sent son cœur bondir

de joie dans sa poitrine. Battant le fer pendant qu'il est chaud il se lance avec volubilité dans les plans qu'il mûrit depuis tant d'années. On mettrait par terre tout le quartier avec ses venelles, y compris le vieux collège; on rebâtirait un grand bâtiment avec une belle entrée rue de la Mairie; le nouveau collège comprendrait un rectangle englobant deux grandes cours; les logements des professeurs, dans le fond, les bâtiments de classe dans les ailes..

Et sans attendre l'approbation du professeur souriant, il sort, courant presque, pour carillonner la nouvelle.

Le Père de Geuser lui succède, qui s'offre radieux à mettre lui-même le feu aux quatre coins du Bois d'Amour, mais à condition qu'on lui fasse une chambre moderne et une belle chapelle de congrégation...

Puis, c'est M. Pencréach, qui espère voir imprimer sur papier Hollande une nouvelle édition reliée, de ses grammaires, et qui désire fort avoir des bancs et pupitres neufs dans la classe de Première.

M. Bothorel expose son plan à son tour. A son avis, il faudrait acheter un énorme phonographe, avec deux ou trois pick-ups; et les élèves qui pendant les récréations, ne goûteraient pas suffisamment les attraits du foot-ball, iraient sous le préau se délecter aux merveilles du linguaphone.

Pour sa part, il s'unit avec M. Lagadec et M. Quentel pour demander dans le nouveau collège, une grande volière dans une salle spéciale, pour la plus grande joie de leurs serins, canaris et autres oiseaux des îles.

M. Mazeau demande simplement la mise à neuf de tous les accessoires de physique et de chimie. Au surplus il se permet de signaler que si on lui en donnait les moyens, il mettrait au point un système optique de prismes et de

lentilles qui permettraient aux surveillants de garder, de leur chambre, études et récréations.

Avec ce dernier perfectionnement, Bon-Secours serait assurément le paradis des surveillants.

Cependant, la salle se vide, et le brave portier, à son tour, vient annoncer que les élèves, et tout particulièrement ceux de Sciences, fiers de leur maître, désirent le voir! Et, comme il a écouté à la porte les confidences plus haut rapportées, il suggère que dans un collège, c'est le portier le personnage le plus important pour le visiteur, et qu'un bon collège doit donc posséder une loge moderne et confortable, habitée par un portier superbement habillé. Aussi, si on l'en croit, il faut lui commander aussitôt une redingote, et, pour les jours de fête, un smoking. Bien entendu, M. Leroux promet d'user de son crédit, même quand le portier, se faisant suppliant, dit que l'on pourrait peut-être créer un office de sous-portier, pour le décharger d'une partie de ses fonctions.

Soudain, la porte s'ouvre avec fracas, et cinquante têtes apparaissent dans l'entrebaillement; on entend par derrière des rires et des chuchotements, et, dans l'escalier, une cavalcade à faire croire qu'un régiment de mille-pattes fait irruption.

C'est alors, après une trombe de félicitations, un déluge de souhaits, si bien que M. Leroux les prie de ne pas tous parler à la fois. Un ambassadeur est alors choisi et poussé hors des rangs.

Il prend la parole, et expose ses vues et celles de ses camarades sur la vie des élèves. La salle d'études serait vaste, bien aérée, avec, comme bien on pense, le chauffage central. Chaque élève aurait un secrétaire, et dessus, une machine à écrire, une machine à calculer, et même, si possible, une machine à faire des vers d'Homère. En récréation, une salle de jeux, avec phono, T. S. F., puis

un tennis, un ping-pong, des billards; au réfectoire, un lapin le jeudi, une sole le vendredi, et un poulet ou canard le dimanche, et, quelquefois, du boudin, des saucisses, des gigots, des rôtis de porcs, etc...

Mais à ce moment, on frappe violemment à la porte, et une voix agitée prie Monsieur Leroux de sortir un instant...

Les élèves reçoivent l'ordre d'aller en cours...

Le soir, aux Math-Elem., on annonce que leur professeur, pris d'un malaise ne pourra faire la classe; qu'y a-t-il?

C'est alors qu'une rumeur partie de la chambre de M. Leroux, court crescendo, traversant les cours et les études, les Chambres des professeurs et les réfectoires, telle une vague immense qui éclate enfin en un cri universel d'étonnement et de consternation : « M. Leroux n'est plus millionnaire; M. Leroux n'a pas gagné les cinq millions à la Loterie Nationale. »

Et le Père Supérieur retransverse la cour, fort pâle, tenant à la main un télégramme portant ces mots :

ERREUR — Gagnant n° 4822 et non 4832

Le Bois d'Amour est toujours debout.

F. DILLARD.



Vers le Nord-Finistère



Ce jeudi 26 octobre, grande agitation chez les professeurs de Bon-Secours; devant le 24 un car Renault ronfle et le soleil se mire sur son émail. Un à un ils sortent et s'installent dans la voiture; le P. Préfet se fait attendre, arrive, la dernière portière claque. En Avant; direction: Saint-Pol-de-Léon.

Dans la lumière délicate de l'arrière-saison, sur la route bleu-ardoise, l'auto file, rejetant derrière elle les paysages de champs, de coteaux, de boqueteaux, que l'automne a déjà touchés. Les fougères sont toutes rouillées.

Gouesnou et Plabennec regardent avec curiosité ces prêtres qui roulent et arrivent en plein marché. Effarement des bêtes que l'on tient à la corde.

Les églises semblent accordées à la saison, la mousse est brune sur leur granit. Des signes de croix coupent les conversations ou le bréviaire: on dépasse un calvaire, un cimetière.

Le FOLGOET, nom émouvant pour tout breton; il faut s'arrêter un instant, prier la Vierge Noire. La grande esplanade gazonnée où des milliers de pèlerins s'empres-sent aux jours de Pardon est déserte, déserté aussi, l'autel en plein air. La belle église, merveille du xvr^e siècle aux contreforts ajourés et moussus, à la statuaire naïve et

recueillie. Beauté de l'intérieur, où un jubé si bien préservé coupe la nef à mi-hauteur.

Tous se dirigent, après la prière, vers une statue de bois entourée de fleurs. Sainte Thérèse de Lisieux est là, debout dans sa robe patinée où les veines du chêne aident les plis de la bure à s'exprimer. Quelle expression de physionomie forte et digne, sans mièvrerie, ni prétention. Faut-il dire que c'est l'œuvre de M. Quentel, notre professeur d'histoire et de géographie? une de ses œuvres, car elles sont nombreuses les statues et statuettes qu'il a taillées dans l'if ou dans le chêne. Et nous parlons.

Lesneven et son collège, où jadis Gustave Hervé fut professeur d'histoire, est dépassé.

Mais déjà, selon le mouvement du terrain nous voyons apparaître à l'horizon une flèche dardée, le Creisker. C'est la course aux clochers quelque temps encore, et Saint-Pol-de-Léon nous émerveille avec sa cathédrale, le collège Notre-Dame, son église et son clocher au nom mystérieux.

Au collège, par l'escalier monumental conservé dans son antique style, où l'appareil de bois et de granit défie le temps, nous montons chez M. le chanoine Méar, le Supérieur. C'est lui que nous sommes venus fêter. Un large et bon sourire, où chacun prend sa part nous accueille: l'ancien professeur de philosophie de Bon-Secours retrouve en un instant les 25 ans de sa vie sacerdotale dépensée à faire des jeunes gens chrétiens.

Un déjeuner réunit dans deux grandes salles les 130 prêtres, recteurs, vicaires, professeurs qui ont pu, de tout le diocèse, se rendre à Saint-Pol pour célébrer l'installation du nouveau chanoine. — Au champagne, il n'y eut qu'un toast, l'humilité du Supérieur coupa court à tous les compliments qu'on s'appropriait à lui faire. Beaucoup furent déçus, car ils auraient aimé entendre ou faire

entendre l'éloge du professeur d'antan, devenu Supérieur et nommé chanoine.

M. Méar n'oublia personne en distribuant sa gratitude et Bon-Secours eut une mention toute spéciale où l'on découvrait un faible de son cœur de prêtre. Après déjeuner les professeurs de Brest entraînèrent leur ancien confrère dans le magnifique jardin du collège que domine l'incomparable flèche et il voulut bien se prêter au repérage photographique de rigueur. Dommage qu'on n'ait pu filmer ses gestes et ses sourires tout de bonté et de joie.

Il restait une demi-heure. Une ascension au clocher fut décidée. Le détail de la construction était digne de l'ensemble; l'appareillage des pierres, leur ajustage, les courbes et les angles, tout rappelait ces patients bâtisseurs qu'étaient nos pères. L'escalier en spirale à l'angle interne de la tour ouvrait par ses meurtrières des aperçus déconcertants sur la campagne ou sur la mer, et, tout à coup, à la base de la flèche, l'énorme cône de granit à jours, nous apparaissait du dedans, encore plus fantastique, comme quelque grande corolle posée sur la tour et adhérente au ciel.

Un balcon aux balustres gothiques entourait la base de la corolle. On balayait l'horizon vers les quatre points cardinaux, de l'est à l'ouest, « des clochers de Paimpol à ceux de Sibiril » au nord, vers la mer, Roscoff et l'île de Batz, avant-garde sur la Manche, au sud où le soleil d'après-midi baignait les campagnes et les villages de Plouescat, de Plouzévédé, de Taulé.

Le klaxon du car nous arracha brutalement aux terres et à la mer. On le voyait en bas comme un gros hanne-ton. Et ce fût, l'âme rêveuse, un retour précipité, non sans regret, pour:

« les soleils mouillés »

« de ces ciels brouillés ».

X...

CONTE DE NOEL

NICODÈME 1933

ou la Messe de Minuit du Pêcheur



L'immense nef romane rutille de clartés. Depuis une heure, déjà, les dalles renvoient aux voûtes le frottement des pieds fatigués par les courses de cette veille de Noël.

Rien ne saurait les détourner de l'église, car la messe de Minuit n'est pas une messe comme les autres.

Je crois bien; on peut en dire trois cette nuit-là, et il n'y a que le jour des Morts à partager, dans toute l'année, cette faveur avec la Nativité de Notre Seigneur Jésus Christ selon la chair; et non pas même le saint jour de Pâques.

D'après les liturgies les plus vieilles, les plus sacrées et les plus authentiques, il en faut trois: à savoir, une pour la Nuit, une pour l'Aurore, et une pour le plein Jour. C'est bien doux à penser, cette trinité de Messes pour présenter ce petit garçon à peine né, à des gaillards si peu délicats que nous!

Il n'a peur de rien ce Petit Jésus: « Convoquez-les pour minuit, ces hommes solides et ces fem-

« mes, et tous. Vous verrez qu'ils ne me feront pas
« de mal. J'ai l'habitude depuis les premiers bergers:
« cela fait exactement mille neuf cents trente trois ans
« et quelques jours, que je reçois sans plus de cérémo-
« nie (le monde dit sans assez de cérémonie) les
« délégués du Peuple de mon Père. J'en ai serré, depuis,
« des mains fines et des mains calleuses. »

Et cet éclairage progressif de la scène du Monde, on voit Celui qui le commande, la main prête à lancer le courant dès que les Matines auront pris fin. Il est dans la coulisse.

Il connaît son Monde, c'est Lui qui l'a fait, Il sait ce qu'il y a dans l'Homme, et la dose de Lumière qu'il faut à chacun. Aucun opticien ne connaît comme Lui la qualité de nos pauvres yeux.

C'est la Nuit, à minuit, qu'il faut le plus de Lumière; la Nuit vient où l'on ne sait plus son chemin, où on ne travaille plus bien: on ne fait que saboter la besogne. Il vient arrêter ce sabotage.

A l'Aurore, moins de clarté suffit, symbole des consciences à demi-éveillées. Comme des voyageurs après une nuit dans le train frottent la buée des vitres au petit jour et se voient malpropres et défaits; ils ont compris et vont se laver l'âme.

Le Jour, voici le Jour! Le Christ luit sur des âmes lumineuses et pures. Elles orient grâce, ces saintes, sous un **accablement de Lumière**, car c'est bien la Grâce qui leur arrache ce cri.

Ainsi trois qualités, trois degrés de la Lumière sur les âmes et c'est à minuit que ses sources, que ses flots, que ses jeux sont à leur paroxysme. Il y a comme une **conjuraction, une conspiration, un complot** de tous: fidèles, clergé, liturgie pour attirer les cœurs en mauvais état

dans Son ambiance dévastatrice. Tout le divin à la res-
cousse et l'humain.

Il ne sait rien le Pêcheur, il va comme un papillon sur
la Lumière, comme un gros papillon de nuit, qui se
traîne plus qu'il ne vole. Affaire d'habitude, chaque fois
qu'il a péché, c'est ainsi qu'il s'est laissé entraîner. Devant
Jésus, ce soir, comme devant la Tentation il y a cette
Pente. Il se dit: « Je vais encore glisser; c'est connu,
c'est couru ».

Cependant il a ses voix lui aussi, qui disent: « Mon
brave Nicodème 25 ou 10.000 (car la race des Nicodèmes,
des courageux la nuit, est légion), tu sais, je te vois venir,
malgré l'obscurité; les autres ne te verront pas, c'est ce
que tu veux, hein? Entre donc, on va s'expliquer. »

Et Jésus rappelle à ce Nicodème la renaissance pour
entrer au Royaume. D'ailleurs cela tombe bien, puisque
cette nuit, Il renaît lui-même, Lui, Jésus. Et avec Lui, le
Peuple chrétien.

« Ce n'est pas seulement mon anniversaire, celui de
« ma renaissance, tu sais, Nicodème, c'est celui de tous
« les baptisés, de tous ceux qui sont nés à la « vraie
« Vie ». Tu devines quelle fête c'est au ciel et sur la
« terre, puisque tous les chrétiens sont nés cette nuit à
« la Grâce avec Moi. Et tout pareil ils ressusciteront
« avec Moi. Quand tu dis que tu es de 1890, tu comptes
« les années à partir de moi qui ai commencé à zéro.
« Avant Moi, chaque empereur un peu reluisant déci-
« dait que c'était à partir de lui que ça comptait; avant,
« ça ne comptait pas. On n'en sortait plus pour savoir
« l'âge du Monde. Il ne l'a pas inscrit comme les vieilles
« souches sur les ronds qui s'entourent les uns les
« autres chaque année. De ma Naissance on date l'âge
« naturel du monde, tout à la fois les deux versants:
« Avant Jésus Christ, après Jésus Christ; tout homme
« tant soit peu frotté d'éducation sait ce que cela veut

« dire. C'est donc bien ton anniversaire aussi ce Noël,
« naturel ou surnaturel. »

L'idée de ne pas être remarqué donne toujours le même
courage à tous les Nicodèmes, le courage de nuit, celui
du respect humain, courage des voleurs, voire des cam-
brioleurs, de tous le plus répandu. J'entrerai et sortirai
sans être repéré par mon syndicat, mon parti, mes amis
qui se moquent de ces inventions de curés. Après tout
ce n'est pas si mal porté d'être voleur puisque le Bon
Dieu lui-même, ce sera son dernier déguisement: « Le
Fils de l'Homme viendra comme un Voleur. »

Ainsi fut fait, et tout va bien; ce n'est pas plus malin
que ça. Il entre dans l'église, il s'enhardit (si par hasard
il était courageux sans le savoir! le danger révèle les
braves!) — Il quitte le fond de l'église où deux gendar-
mes en tenue le regardent de travers (c'est leur devoir:
un voleur). Chaque pas en avant lui devient plus facile,
plus léger. Et que craindre, les habitués auront beau
faire; on ne reconnaît pas un Pêcheur à la coupe de son
complet?

Voici la bonne place, d'où il entendra et suivra tout.
S'il se méfiait davantage, il devinerait une invitation de
la Grâce dans cette curiosité et que Dieu n'attendait que
cela. Gare à lui; il est maintenant à portée de Grâce.

Sa figure se colore au grand brasier de l'autel qui res-
plendit de la voûte au sol, de ses ors, de ses fleurs, de
ses lumières. L'encens estompe les détails, mais rayonne
aussi. Des personnages, grandeur naturelle, chamarrés
de couleurs éblouissantes, dorés et féériques, à côté
d'autres de taille réduite, mais aussi graves circulent
avec majesté. Un d'eux chante. Tout aussitôt, un autre
chant s'élève derrière: Nicodème se sent tourné. Il entend
alors et aperçoit sur son épaule la bouche ouverte de

vingt chanteuses; grappe de jeunesse suspendue là-haut dans la corbeille d'orgue.

Il frémit, tous ont maintenant changé de visage, ont l'air d'être en pays de connaissance au milieu des paysages pastoraux évoqués par les chœurs alternés. Cet air de famille qui s'accentue de minute en minute sur leurs traits le déconcerte. Une gaucherie inconnue l'envahit, il ne sait plus que faire de ses mains, de ses bras, de ses jambes. Il n'est pas à sa place ici. Bientôt on va le découvrir et le Suisse rouge et or viendra chasser cet intrus, ce corps étranger, de la pointe de sa hallebarde.

Ou bien l'attendrait-on pour le faire comparaître là-haut, devant l'autel vide qui semble un tribunal?

Justement, les enfants de chœur dans leurs belles robes rouges, leurs surplis frais et coiffés de calottes cardinalices exécutent un mouvement de repli dans les coulisses, puis reparassent... on vient le chercher...

Son malaise augmente.

Le dernier enfant de chœur débouche, portant dans ses bras un nourrisson sur de la paille, quand les douze coups de minuit éclatent solennellement dans le silence absolu. Le cortège se forme comme aux jours de baptême, et avec tout le clergé, se dirige vers la grotte de papier et de sable ou des bergers, Saint Joseph et la Sainte Vierge, le bœuf et l'âne, déjà en place, attendaient qu'on leur porte l'Enfant.

Tout le monde connaît cet Enfant ici, comme un parent. Il semble leur fils à chacun, sorti de leur race et n'appartenant pas plus à l'un qu'à l'autre. Si l'Écriture ne L'avait déjà appelé ainsi, son nom de baptême serait le Fils de l'Homme.

Une émotion plus calme, mais plus intense étreint maintenant Nicodème: les visages semblent se détour-

ner vers lui, il rougit. Tous ces yeux vers les siens, c'est trop. Il entend, comme un bourdonnement aux oreilles, des souhaits d'anniversaire, sa fête. Maintenant trotte dans sa mémoire la Brebis perdue. Serait-il pas cette brebis qui rentre au bercail et que chacune accueille parmi les fidèles? La tête lui tourne, et la parabole divine se déroule accompagnée par une vieille pastorale sur l'orgue. Plus de joie au ciel pour un qui revient que pour 99 qui ont suivi régulièrement le catéchisme de persévérance! Oh comme il éprouve tout cela des pieds à la tête; c'est comme une rentrée de la vérité dans son corps et pas dans l'esprit seul. On peut lui parler maintenant de naître à la Grâce, de s'articuler au Corps Mystique, il sait ce que c'est. Il est vraiment né sur le champ. Avant il était un homme fini, maintenant il est un homme qui commence.

Ces souhaits, ces regards vers lui étaient donc vrais, pourquoi ne les a-t-il pas vus plus tôt; depuis qu'il vit, ils n'ont cessé, car tout chrétien supplie pour ceux qui sont loin de la Famille. Cette joie de l'admission trouble sa vue; il voit à peine le prêtre poser l'Enfant en place avec des précautions infinies entre le bœuf et l'âne, saint Joseph et Notre Dame.

Il est de la famille, l'Eglise est sa maison, il détaille le mobilier, les lumières, l'encens, tout ce qui ajoute au chez soi, la table de famille appelée table de Communion, encore mieux dit. Il comprend la Faim de tous ses frères quand il les voit répondre si nombreux à l'invitation au repas. L'Enfant de la Crèche donné à chacun pour garder son âme pour la Vie éternelle; que c'est beau! A chacun, comme un pain frais du matin, tout chaud, nouveau, né de la nuit, à peine sorti du four, à peine couché sur terre, qui sent encore le feu de bois, encore tout humide de la Divinité.

Il n'est pas pur pour approcher, mais qu'il a faim! Ah

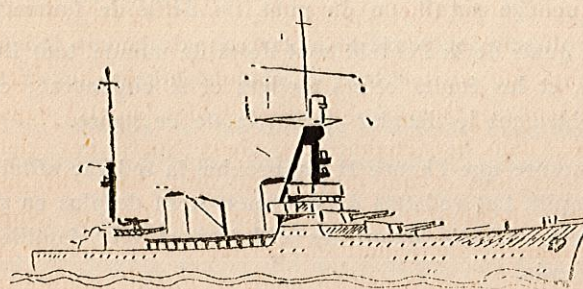
il sait maintenant à quoi sert ce Confessionnal qui est là-bas dans un coin; et qu'on ne vienne plus lui en raconter là-dessus; pour un peu il ferait sa confession en public. D'un bond il rejoint les premiers chrétiens!

Tant de vérités dansent devant ses yeux, sa pauvre tête n'en peut plus. Quelle parenté il se découvre dans les saints du ciel et ceux de la terre, mais jamais il n'aura le temps de visiter tout ce monde là! Et des trésors emplissent ses mains, lui glissent des doigts, dans la liturgie, dans les chants, ces vieux Noël, ces vieilles traditions, tout ce qui fait le fond de la race chrétienne en pays chrétien! Comment apprendre tant de choses? Quel domaine lui échoit en héritage, l'Héritier de tout ça! Sa vie ne suffira pas au nouveau Fils de famille pour le parcourir.

Des Tout Petits entourent la Crèche; eux comprennent l'Enfant Dieu; à la bonne heure, parlez-leur d'un Enfant Dieu, ils sentent en eux gronder leur petit pouvoir divin sur leur entourage. Ils sont un peu Enfants-Jésus. A leur tour ils partent en se tenant par la main et la boîte à musique fait entendre un vieux Noël.

Alors le Pêcheur s'approche à son tour et s'agenouille, sa tête se penche lourdement, il se tait. Il n'y a rien de mieux à faire; l'Enfant Jésus ne comprend que les gestes, les cadeaux ou les chants. Il joue avec les moutons, l'encens, la myrrhe et l'or. Mais tout à coup le Petit Jésus pleure de bonheur; il sent qu'il est compris, qu'il est le Sauveur de Quelqu'un et non pas de Personne, que sa Crèche, sa Croix, son Eglise ont servi. Il a vu couler des yeux de Nicodème et le sable boire la Première Larme du Pêcheur.

R. J., 24 décembre 1933.



Un lancement...

■■■■■■■

C'est une glissade qu'il faudrait dire: en effet quelle prodigieuse glissade que celle d'une coque d'acier de 179 mètres de long, protégée par un blindage épais et alourdie de cloisons intérieures!

L'impression de falaise lorsqu'on passe sous l'étrave du croiseur va s'atténuer quand il sera à moitié immergé,

mais avant qu'il entre dans son élément, on peut admirer les courbes délicates de ce navire, étudiées en vue de la vitesse et perfectionnées par des générations de navigateurs et de calculateurs puisque ces deux sont inséparables quand on touche aux choses marines.

Le collège paraît, vu du pont, un défilé de fourmis.

Les quais de la Penfeld sont noirs de monde, tout Brest est là, et les écoles et les ateliers et le commerce; c'est probablement le dernier spectacle de ce genre.

A mesure que l'heure H s'approche, la tribune officielle se remplit. Les vedettes du pont accostent de plus en plus nombreuses, débarquant les officiers et leur famille et leurs amis.

La musique des Equipages de la Flotte est massée près de la tribune. Le chef d'Etat Major général de la Marine, M. le vice-amiral Durand-Viel, arrive. On joue la *Marseillaise*.

L'un après l'autre on entend, agrandie par l'écho, la chute des madriers qui étayent les flancs du croiseur, des milliers d'yeux se fixent sur le grand panneau gris clair percé d'un écubier central qui dépasse du hangar et donne à l'arrière du bateau une forme de canot automobile. Les cinémas de la presse sont en batterie. Tout se fait — on attend — l'heure est venue de couper la barre d'acier qui prolonge la quille du bateau et le maintient attaché à son berceau: la savate.

Le chalumeau oxyhydrique attaque le fer. On entend son sifflement. On voit son jet d'étincelles. — Le lien est coupé, plus rien ne retient le croiseur.

Le voici qui avance vers l'eau dans un frôlement des plus légers. On dirait un iceberg qui se détache d'un glacier — et arrive sur nous — ou encore un morceau de décor qui change à vue.

Un bourrelet d'écume accuse seul la résistance de l'eau quand il touche sa surface et s'y enfonce — on entend les petites détonations des bosses cassantes qui retiennent la coque dans son élan, car son parcours est limité par le quai tout proche.

L'eau se couvre de larges ondulations, clapote contre les bords, et entoure enfin le navire.

Des amarres se tendent, et fouettent l'eau dans un jaillissement d'écume impressionnant. Il semble que le navire veuille les rompre. Mais peu à peu leurs coups s'espacent, tout rentre dans le calme. Il n'y a plus à se mouvoir que les marins qui ont pris passage à bord pour le lancement. Ils se pressent aux cables pour la manœuvre et le mouillage du bateau, aux pompes pour évacuer l'eau qui pénètre toujours dans une coque neuve.

Il semble que le monstre attaché n'offre plus aucun danger. Les cordes aux naseaux le maîtrisent et les petits bateaux, remorques et vedettes qui s'étaient prudemment écartés, voilà quelques instants, l'entourent, le frôlent, comme s'il n'était plus à craindre.

Ce bateau ne sera pas redoutable avant un an. Pendant un an encore les ouvriers vont l'« armer » et ce sera un étourdissant chantier où des milliers de coups de marteau, répercutés par la résonnance, se feront entendre.

L'émotion s'est apaisée dans les cœurs comme sur l'eau, l'énorme fruit d'acier s'est détaché quand il a été mûr; la part de l'imprévu est si petite de nos jours — quand on pense qu'autrefois aucun lancement ne se faisait sans qu'il y aille d'une ou deux vies humaines, on mesure le chemin parcouru.

A la marée descendante, le courant portera jusqu'en mer les débris de suif que des chasseurs d'épaves repê-

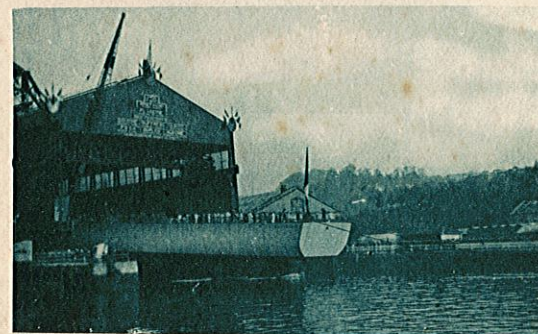
cheront et ainsi ces traces elles-mêmes disparaîtront de l'eau.

Cependant que le hangar où furent lancés déjà le *Suffren*, le *Foch*, l'*Algérie*, demeurera béant pendant des années et peut-être toujours.



LANCEMENT

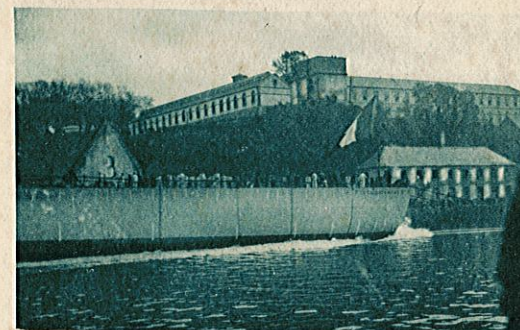
Le Croiseur sur sa cale.



... il touche l'eau...

DU

... à flot...



“ LA
GALISSON-
NIÈRE ”

Les amarres
fouettent l'eau.



A Bon-Secours

le

Dimanche

cinq

Novembre 1933.

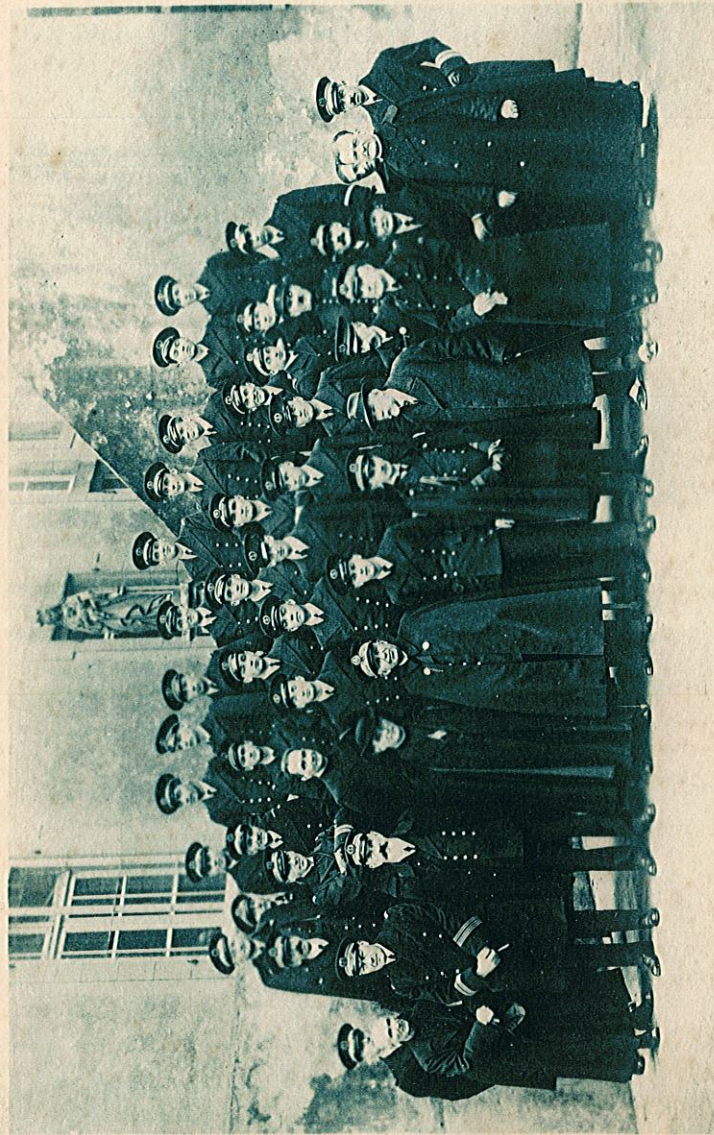
Remise

du

Sabre d'honneur

à

l'élève PINGET.



Cl. Bocoyran. — Brest.

De gauche à droite, 1^{er} rang : R. P. BROCHEN. — Cap. de Vaisseau d'HARCOURT. — Ingénieur en chef d'A. N. TAILLIEZ.
Chanoine AUBERT. — Vice-Amiral DRUJON, commandant en chef la 2^e escadre. — Claude PINGET, élève de l'E. N. — Cap. de
Vaisseau KERPUDO, commandant de l'E. N. — Vice-Amiral de BOISANGER. — Cap. de Vaisseau TAREL. — Contre-Amiral NIELLY.
Cap. de Vaisseau RONDELEUX. — R. P. de BOISSIEU.

2^{me} rang : Lieut. de Vaisseau de LESQUEN. — Cap. de Vaisseau BELLOC. — Cap. de Frégate AUPHAN. — R. P. RICARD.
Lieut-Colonel LAURENT. — Cap. de Vaisseau de NANTES. — Lieut. de Vaisseau GELI. — Cap. de Frégate LE PIVAIN.

— 199 —

REMISE DU SABRE

Par une matinée grise de novembre. Dans la cour exiguë arrivent, par petits paquets, des officiers de Marine, Leur pèlerine ajoute à l'air de conspiration. Au son de la cloche des élèves, ils entrent dans la chapelle. Une messe basse, sans chants. Un mot d'un prêtre sur le Christ modèle du chef, modèle des chefs, le Chef, « Caput ».

Après la messe, les officiers se forment en cercle autour de M. le vice-amiral Drujon, commandant l'escadre. Les élèves descendent. Au centre, face à l'amiral, le major des anciens de sainte Geneviève de cette promotion.

Quelques conseils clairs et dépouillés comme des consignes — puis l'amiral tend au jeune « bordache » un sabre neuf dans son fourreau doré, et l'embrasse.

On cause autour d'un verre de porto, on croque les traditionnelles « crottes » de chocolat. C'est fini.

Mais les leçons de cette remise du sabre? Le symbole va loin: c'est l'arme que chacun reçoit, que chacun se forge pendant les années d'école, et au meilleur élève, la meilleure arme, la meilleure lame, le meilleur outil.

Il faut voir plus loin que ce sabre qui ne sortira de son fourreau que pour briller vertical et vibrant au soleil ou sous la pluie des prises d'armes.

Il résume la vie de combat de chacun. Aucune vie sans combat, mais c'est avant tout, et presque seulement une lutte contre soi-même.

« Militia est vita hominis ».

La vie, champ de bataille, horizon qu'il ne faut pas perdre des yeux. On ne l'oubliera jamais si l'on écoute les leçons de ses maîtres.

Maintenant pour plus tard; maintenant, lutter, pour vaincre plus tard — « ils s'instruisent pour vaincre », devise qui est encore celle de tout chrétien.

On sait s'il est difficile de remporter une victoire, une victoire sur soi: il y faut toute la longue série d'efforts, de déboires en miniature d'une carrière d'élève.

Recevoir le sabre, l'arme, l'outil — reste à se montrer bon ouvrier, pour que le symbole ne soit pas menteur, qu'il témoigne d'une action et d'une énergie existantes.

A chaque élève qui quitte son école, il est remis un sabre. Malheur à celui qui en fait une panoplie.

R. J.

CARNET DE FAMILLE

DEUILS

- Le père de Jean Kerboul.
- La mère de M. l'abbé Quentel.

NAISSANCES

- Anne, seconde fille de Loïc Costa de Beauregard, Paris.
- Armelle, fille de Paul Carof, Landivisiau.
- Bertrand Voisard, frère de Jacques et de Jean, Brest.
- Paul Briend a un deuxième fils: François.
- Hervé, 5^e enfant de Charles Laurent, médecin de la Marine, Lorient.
- Jean-Yves, 7^e enfant du Capitaine de Frégate Paul Le Franc, Alger.
- Hélène de Cornulier-Lucinière, sœur de Charles-Louis et de Jacques.
- Paul, frère de Jean Géli, Brest.
- Armel Dyèvre, frère de Pôl, Jean, Yves-Pierre.

MARIAGES

- Henri Guyader, Pharmacien-chimiste de la Marine avec Mademoiselle Yvonne Oulhen.
- Antonio Baggio, Lieutenant au 9^e Régiment de Cuirassiers avec Mademoiselle Jacqueline Morel.

— Paul Vialet, Lieutenant de Vaisseau avec Mademoiselle Suzanne Baley.

— Yves Rémy avec Mademoiselle Simone Périer, Fleury-sur-Andelle (Eure).

Jacques Thésée avec Mademoiselle Rose Prieur, Bordeaux.

— Giovanni Baggio, Lieutenant au Service des Affaires Indigènes du Maroc avec Mademoiselle Marie de Penfentenyo de Kervéréguin, Versailles.

— Alain Laurent, Docteur en Médecine avec Mademoiselle Juliette Tréguier, Brest.

— Paul Berthelot, frère de Jacques et de Guy avec Mademoiselle Hubert, Brest.



NOUVELLES DE TOUS

— Le P. Jenger, ancien professeur de Seconde à Bon-Secours, et le P. Guervenou, ancien surveillant, ordonnés prêtres en juillet dernier, ont passé quelques jours dans leur vieux collège.

— Le fr. Pol de Léon Rolland (franciscain) a trouvé la joie parfaite et l'accomplissement de tous ses désirs au couvent des Frères Mineurs de Mâcon. Il n'oublie pas pour autant son vieux collège, ses anciens maîtres, ni ses chers condisciples. A tous, il envoie son meilleur et plus religieux souvenir.

— Un ancien, l'abbé Basset, vicaire dans la banlieue rouge, est revenu, comme l'an dernier, avec son groupe d'émigrés russes, excursionner sur les côtes bretonnes.

— Paul de Vuillefroy fait son service au 9^e Régiment de Cuirassiers à Lyon, où il suit les E. O. R.

— Alain Ceillier, René Marie sont à Sainte-Geneviève, l'un à la Corniche, l'autre à la Flotte.

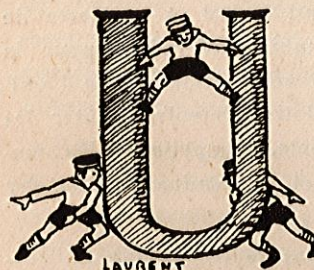
— Alain Radenac termine sa 3^e année de Sciences Politiques.

— Pierre Penquer a fait cet été un beau voyage au Maroc. Il a réservé au Bulletin ses impressions.

— L'Institut Catholique de Paris vient d'accorder à M. Kerbiriou le prix Sicard pour son nouvel ouvrage: *Les Missions Bretonnes. Histoire de leurs origines mystiques*. C'est toute l'œuvre de Michel Le Nobletz, du Père Maunoir et de ses collaborateurs qui défile sous nos yeux. Après un coup d'œil sur l'état religieux de la Bretagne à l'époque, ni meilleur ni pire qu'ailleurs, nous assistons d'abord à l'apostolat isolé de Michel Le Nobletz, puis au travail organisé du P. Maunoir qui groupe autour de lui des prêtres zélés et instruits, désireux de l'aider et d'étendre à tout le pays le bienfait des missions, et enfin à la collaboration priante et souffrante de quelques âmes choisies, femmes du peuple ou paysans, favorisées de grâces extraordinaires.

— Tanneguy de Villefroy est entré à Saint-Cyr.

L'Ecole des Sciences Politiques



ne grande vie est une idée de jeunesse réalisée dans l'âge mûr ». C'est aussi la situation qui permet l'harmonieux développement des facultés d'un individu en lui donnant un cadre adapté à ses tendances particulières. Tout ceci fait souhaiter que des horizons les plus larges soient ouverts à l'enfance afin qu'elle y cherche sa voie. Voilà le pourquoi de cet article que j'adresse aux jeunes.

Nanti de ce modeste bagage littéraire qu'est le baccalauréat, le futur étudiant, sans projet bien arrêté la plupart du temps, doit opter définitivement pour une des filières spéciales qui conduisent à une situation déterminée. Soumis à deux lois simples, celles de l'imitation et du moindre effort, il se décide souvent trop à la légère pour des études trop spécialisées qui ne lui conviennent pas. Suivent alors des regrets, des heurts, des reculs et les inévitables pertes de temps d'un changement de direction vers une nouvelle situation. C'est une des raisons pour lesquelles je vous vanterai ce genre d'études qui

mènent à tout et à rien, préfèrent la culture à la spécialité et remettant à plus tard l'option définitive en confient le soin à un esprit plus mûri.

L'Ecole libre des Sciences Politiques cherche avant tout à donner à ses élèves une méthode de travail, un esprit particulier répondant aux besoins des études supérieures et aux nécessités de la préparation des grands concours. Le diplôme se prépare en deux ou trois ans au choix vous facilitant la combinaison avec d'autres études. L'Ecole est divisée en sections : Finances Publiques, Privées, Sections Administrative, Diplomatique, Economique et Sociale, Générale... Mais au-dessus de ce découpage arbitraire règne un même principe: ce qu'on veut de vous ce n'est pas un travail brutal et indigeste de fixation de notions plus ou moins utilitaires pour la préparation d'un concours, on vous demande de l'assimilation, des procédés d'assimilation. Savoir discuter des textes, dépouiller des documents, comprendre les matières enseignées, les dominer et apprendre à en retirer les grandes idées directrices.

Le véritable travail ne sera pas de compulser des dossiers, d'en retirer même les passages ayant trait au problème qui vous intéresse, mais de regrouper suivant une technique particulière les idées retenues ça et là pour en faire des arguments dans la solution que vous donnerez au problème. Cet exercice suppose d'avoir appris et retenu les notions élémentaires des matières travaillées.

Nous distinguerons deux parties dans l'enseignement des Sciences Politiques: apprendre et retenir certaines notions; savoir travailler des matières quelconques, prendre une technique intellectuelle. La première partie plus apparente, plus tangible n'est que la condition préalable de la seconde qui est le véritable but de tout enseignement supérieur.

L'enseignement se donne sous forme de cours profes-

sés par les maîtres les plus éminents: tels MM. Romieu et Fichat, présidents de section au Conseil d'Etat, pour le Droit Administratif, M. Baumgartner, sous-directeur au Mouvement général des Fonds, pour les Finances; M. Siegfried, pour l'Economie politique — et de conférences auxquelles les élèves prennent une part active par des devoirs et les fameux « exposés de dix minutes » sous la direction de nos grands anciens: les jeunes reçus dans les carrières.

Le régime de l'Ecole est l'Externat. L'Ecole prépare dans des années complémentaires après le diplôme: au Conseil d'Etat, à l'Inspection des Finances, aux Ambassades et Consuls, à la Cour des Comptes, à l'Inspection des Colonies... à bien des concours de moindre importance: divers ministères, carrières politiques, préfectures, contrôle civil des colonies — et n'oublions pas le Commissariat de Marine dont l'école est à Brest.

Attirés par le grand et l'extraordinaire, les jeunes étudiants ne visent que les plus grands concours, croyant trouver seulement là la voie qui leur donnera le bonheur. Mais les années qui sur eux passent savent leur apprendre qu'il est souvent d'une plus sage politique de savoir modifier ses désirs et ses besoins plutôt que d'en poursuivre une réalisation chimérique.

A. RADENAC,
3^e année de Sc.-Po.

A Marrakech et dans le grand Atlas



Au voyageur venant de Casablanca, Marrakech, la capitale marocaine du Sud, se révèle de loin. Plusieurs kilomètres avant l'arrivée l'œil distingue la Koutoubia, ce gracieux minaret qui dresse vers le ciel ses trois boules dorées. Quelques instants après nous découvrons la palmeraie. Au milieu de ces palmiers, c'est le calme complet, reposant. Parfois, d'un pas grave et lent, passent des chameaux lourdement chargés; leur maître, monté sur un petit âne qui trotte, les suit.

Enfin, nous arrivons à Marrakech par la ville européenne; ne nous y attardons guère et arrivons à un foyer intense de vie indigène : la place Djemaa-el-Fna. Cette place est un véritable enchantement; elle possède un charme qui séduit l'étranger; on y passerait volontiers des soirées entières.

Dans un coin, nous trouvons d'abord le charmeur de serpents qui, avec ses longs cheveux, a l'air d'un sorcier. A côté de lui, c'est le conteur public; d'un ton monotone il débite ses vieilles histoires. Plus loin nous admirons les danseurs chleuhs, vêtus de blanc. Ailleurs, un cercle s'est formé autour des chanteurs.

Passons à un autre quartier. Les marchands y étalent

viandes, légumes, fruits. Les rôtisseurs ont fort à faire à satisfaire leur clientèle.

Après la place, il faut visiter le souk voisin, encore une curiosité marrakchie. Le souk est un marché couvert, quelque chose d'analogue à nos passages. Des deux côtés ce sont des échoppes. On remarque ici le « rayon » des cuirs et de l'orfèvrerie.

Marrakech renferme d'autres beautés : le palais de la Bahia, les jardins de l'Aguedal et cette merveille d'architecture arabe que sont les tombeaux saadiens.

Une fois la ville visitée, le voyageur ne peut manquer de faire une excursion dans l'Atlas dont les cimes toutes proches l'attirent. Une demi-heure d'automobile nous mène au pied de l'Atlas. Peu à peu le paysage a changé; il est devenu plus sévère, mais aussi plus beau. Plus nous nous avançons dans la montagne, plus la majesté des lieux nous saisit. A flanc de coteau sont perchés les petits villages chleuhs, rouges comme la terre de la montagne et se confondant presque avec elle.

La route n'est plus qu'une piste qui surplombe des précipices. Les indigènes se font plus rares. Nous en dépassons un qui fait des prostrations : il implore Allah. Tous ignorent ici le respect humain.

Nous passons Asni qu'on a appelée la Chamonix de l'Atlas, puis nous arrivons à la mosquée en ruines de Tint ' Mel, but de notre voyage. Non loin de là nous nous restaurons à une auberge... bretonne. En plein Atlas, à plus de cent kilomètres de Marrakech, un finistérien de Plabennec a édifié un petit restaurant. Quel plaisir de retrouver ici un compatriote avec qui nous pouvons échanger quelques mots de notre vieille langue bretonne! Après un dernier « Kenavo », nous reprenons le chemin de Marrakech.

Le lendemain un repas nous a été préparé chez un in-

digène ami. Bien entendu nous mangeons à la mode arabe. La table s'élève à quelques centimètres du sol; tout autour, par terre, sont disposés des coussins pour les convives. Pas de fourchettes, de cuillers, de couteaux ou d'assiettes; on ne se sert que de ses doigts. La servante apporte un grand plat sur la table et chacun y choisit le morceau qui lui convient. Nous buvons de l'eau, car le coran interdit aux musulmans l'usage d'alcool. Le repas se termine par le thé à la menthe. C'est au maître de maison qu'il revient, comme un honneur, de le préparer. Cette préparation se fait suivant un rite toujours le même et toujours la coutume veut qu'on en boive trois verres. Le repas achevé nous causons et nous prenons congé de notre hôte.

Notre séjour dans le Sud-Marocain va bientôt prendre fin. Longtemps nous suivons des yeux les pentes de l'Atlas et la silhouette de la Koutoubia se détachant sur le ciel bleu. Ce n'est pas sans un sentiment de regret, mêlé d'un espoir de retour, que nous aurons quitté Marrakech-la-Rouge.

P. PENQUER.



